

TEXTES FONDATEURS

Le samedi 26 juin 1982, des psychanalystes venus de Paris, des départements et de l'étranger se sont réunis au domicile de Charles Melman pour décider de constituer l'Association freudienne¹.

Leur commune et datable référence à Freud et à Lacan, le travail qu'ils poursuivent ensemble avec quelque intérêt et, semble-t-il, efficacité depuis la dissolution de leur École dite freudienne de Paris, les incitent aujourd'hui à ne pas esquiver leurs responsabilités.

Celles-ci concernent d'abord la psychanalyse telle que Lacan leur en fit legs, c'est-à-dire sollicitant un abord scientifique et inscrivant une coupure radicale dans ce qu'on appelle notre culture.

Elles intéressent les analystes dont il convient d'assurer une formation qui subordonne l'acquisition d'un savoir à l'éthique qui s'en déduit.

Elles sont interpellées par la Cité quand le projet du délégué d'un cabinet ministériel vise à établir le contrôle de l'État sur la formation et la reconnaissance des analystes.

Lacan, de son vivant, s'était toujours opposé à ce classement de la psychanalyse parmi les services et les biens ; la fixation de ses normes, que ce soit par l'État, ou comme en d'autres pays par la Sécurité sociale ou les Caisses d'assurance, a toujours en effet causé le déclin spirituel et pratique (contrairement à ce qu'on imagine) d'une expérience subjective incompatible avec l'exigence d'une telle prédestination sociale. « L'intérêt public » paraît dès lors l'alibi de cercles analytiques décidés en fait, en se servant de l'intérêt et d'une bonne volonté ministériels, à donner le coup de torchon à un enseignement qui les a toujours dérangés même s'ils lui doivent en ce pays une psychanalyse encore vivante.

Ces circonstances introduisent le texte qui suit et contribuent à spécifier le bord dont se reconnaît l'Association freudienne.

1. Devant l'extension de leur groupe, ils décidèrent le 28 mars 1987 de la transformer en Association freudienne internationale. En octobre 2001, l'Assemblée Générale Extraordinaire, ratifia la proposition de Charles Melman de modifier le nom de l'Association en Association lacanienne internationale.

Spécification du bord

La psychanalyse aujourd'hui, soit celle de Freud puis Lacan, en est venue à concerner chacun, sans pour autant faire univers : il y a un bord. Elle intéresse chacun-chacune, de part et d'autre de ce bord, de faire vaciller les aliénations dont se sustente le parlêtre, d'une façon qui n'a pas de précédent et par les effets propres à la diffusion de son discours. D'où la place où on aimerait la confiner : armoire à pharmacie, boîte à jeux, rayon de bibliothèque, voire mallette à fards...

Il est vrai que, contrairement au vœu de la spéculation traditionnelle, la levée possible de ces aliénations ne se conclut pas sur l'actualisation heureuse d'une essence; à l'épreuve, le puits s'avère irréductiblement à sec qu'on s'emploie, pour le faire néanmoins donner, à ressourcer de ce qui pourrait servir de support à l'être : suprême, ou encore la vérité, une ethnie, la nation, un idiome, voire plus modestement et plus près de nous, un : être analyste.

L'ex-sistence se soutient du rien : voilà sur quoi se clôt notre quête d'authenticité. Mais ce rien ne nous ménage aucune liberté ; il est le souverain que nous entretenons de nos révolutions. Une éthique s'en dégage qui romprait notre obédience à ces répétitions et qui n'a, jusqu'ici, pas reçu le moindre agrément, si ce n'est de se faire épingleur comme ubris ou perversion. Les analystes eux-mêmes, ainsi que le raconte leur vie de groupe, semblent rester attachés aux valeurs sûres, garanties par quoi ? sinon la croyance en ce souverain bien. Parmi elles, l'aliénation repérée par Freud comme majeure, fleur de l'humanisme : le narcissisme, paraît donc promise encore à un bel avenir.

L'analyse est-elle compatible avec ces breloques ? Nous tenons de Lacan sa répugnance à la laisser servir à l'entretien, voire aux soins d'une machinerie sociale telle que son économie ne puisse aller sans symptôme.

*

De ne pas se référer à un bien et de se trouver ainsi à contre-courant de la père-version dont s'autorise communément notre désir, l'éthique analytique

ne vaut que d'être consistante avec le discours qui fait remède à la névrose. On a le choix : l'une ou l'autre, mais pas le compromis.

Cette attitude implique, on le sent, le parti pris d'un abord scientifique, soit le postulat d'un Réel régi par le jeu d'éléments asémantiques que combine une syntaxe dépourvue de finalité. Que l'inconscient soit structuré comme un langage dit la détermination du parlêtre par une combinatoire de tels éléments.

En 1974 pourtant, Lacan pouvait rectifier en disant que la psychanalyse ne lui paraissait pas scientifique. Fallait-il incriminer un défaut d'universalité lié, non pas à l'indécidable dont elle donne la raison, mais à la pratique d'écritures qui, d'être non alphabétiques, sont réfractaires à une instance de la lettre ?

Ce recul de Lacan ne l'empêcha pas toutefois de s'engager dans la tentative encore exacerbée d'une nodalisation des catégories du Réel, Symbolique et Imaginaire, abordée dans un registre physico-mathématique. Et ce parti pris scientifique est le nôtre, non seulement dans son principe mais aussi dans ses derniers aboutissements, dussent-ils nous être légués inachevés ou en impasse.

*

D'elle-même la structure est vierge de toute norme, soit de ce qui baliserait un accès normal à l'autre sexe. D'où le poids que prend la norme-mâle dans la régulation de nos échanges et nos identifications. Le symptôme se produit de ce que ladite norme ne puisse valoir pour « tous » : une femme dès lors, fit-elle l'homme, devient représentante de ce défaut. Qu'il n'y ait pas, pour lui, de rapport sexuel est ce qui spécifie le parlêtre dans le règne animal. Le symptôme ainsi l'habite, sans plus nous permettre le partage entre ce qui de lui serait « normal » et « pathologique » : chacun se débrouille comme il peut, sa souffrance fût-elle inégale. Nous ne pouvons que reprendre la tentative de Lacan de penser un signifiant nouveau qui romprait l'impossibilité d'écrire le rapport sexuel.

*

L'institution enfin est le lieu où l'analyste met à l'épreuve le lien social nouveau qu'appelle le discours dont il se réclame. A défaut de tâter cette corde, qui pour prendre l'analyse au sérieux ? Ce lien ne peut s'établir d'une loi positive,

un statut, un règlement, aussi futés soient-ils. Le but de la loi, en effet, est de répartir les portions de jouissance : celle-ci est à toi, celle-ci est à lui.

L'analyse, certes, révèle la vanité de ce droit de propriété, ne serait-ce qu'en rappelant que c'est votre bien qui, en souverain, vous possède. Mais surtout elle montre que la loi, loin de pacifier, fait de la portion de l'autre, l'objet de sa convoitise.

Le principe des institutions est remède simple et se ramène à leur forme qui est d'être pyramidale, pharaonique. Forme apaisante s'il en est, elle fait se tenir tranquille de disposer sur sa pente le programme de votre existence avec, promesse du futur, les marches qu'il ne reste plus qu'à gravir.

Mais sur ce qu'il en est du Parnasse, là-haut, l'analyse, s'il le fallait, vous éclaire.

Quelle forme, alors, pour son institution ?

Lacan pour son École évoquait celle du trou, cause de tourbillons... l'inconvénient restant qu'ils voulurent l'entraîner par la bonde.

De ce trou nous conserverons cependant le bord, en tant qu'il est le lieu qui convoque les analystes formés par Lacan s'il est celui d'où le Réel traduit le défaut d'inscription du rapport sexuel.

Cette convocation est déjà ailleurs diversement entendue : sur un mode hystérique, ardent à épouser un désir imaginé à Lacan de respectabilité et d'expansion, ou sur un mode obsessionnel, placide à reprendre son enseignement à la lettre, exigeante de conformité par destination.

C'est par cette double voie de la lettre et de l'esprit que l'enseignement de Freud fut momifié par sa descendance. Ici un tel bord nous concerne dans la mesure où il peut faire valoir l'une des causes du désir de l'analyste.

L'Association lacanienne est ainsi psychanalytique de veiller à la formation et à la reconnaissance des psychanalystes ; mais elle ne peut être dite freudienne que par la réalisation d'actes qui spécifieraient ce désir de l'analyste, que ceux-ci concernent sa propre organisation (dès-organisation disait, bien sûr, Lacan) ou celle d'un autre monde.

Le désiraute

Plusieurs sont sensibles à l'enjeu dont la psychanalyse est aujourd'hui le lieu.

Le discours psychanalytique en effet, est-il capable de défaire une bonne fois le fantasme dont se fonde et se propage notre civilisation du malaise ? Peut-il faire que soit remisées au rayon de la préhistoire les aliénations dont s'ennamoure le parlêtre et la psychose sociale qui norme son économie ? L'analyse de sa pathologie, ce qu'il pâtit d'être créature du langage, est-elle apte à un terme ?

On tremble à l'idée que ce soit l'espace plutôt mini du divan qui creuse un appel solitaire d'une telle ampleur et, en outre, chez qui venait pour presque rien, juste un symptôme noué à quelque défaut sexuel dont les bonnes mœurs voulaient qu'on l'affecte jusqu'ici au compte de la dette.

Il est vrai qu'on est secoué davantage lorsque le désiraute fait tempête de sortir d'une gorge collective criant la révolte d'un corps social et qu'on sait par cœur (saignant) le type de beau temps encore mieux fixé que celle-ci précède.

Alors, s'il est exact que ce soit d'un discours que se tisse le lien social, pourquoi ne pas attendre des effets, fût-ce de déliaison, du discours psychanalytique ?

Il est vrai que s'il fallait voir une intention délibérée dans la succession que Lacan aurait voulu imposer à ses élèves, il faudrait en conclure que lui-même avait perdu espoir et qu'à l'aspiration d'indécrottables esclaves, soucieux que ça tienne et que ça marche, il avait répondu généreusement par la donation de petits chefs.

Quelle que soit l'interprétation qu'on en fera, elle ne dispense pas ses élèves du soin de mettre à l'épreuve, entre eux, un dénouage social.

Vus de cet œil, les avatars de notre ancienne École freudienne de Paris paraissent clairs. Il apparaît que la disputatio y avait pour objet non la théorie, comme on l'aurait voulu, mais l'obtention de « valeurs » (narcissiques, par exemple) inconsistantes avec elle.

L'inconvénient de celles-ci est de répondre à la tension suscitée en chacun par l'analyse en proposant une sagesse, une ars vitae contradictoire avec le plus élémentaire de l'enseignement de Freud.

C'est pourquoi il n'y a rien à attendre, hélas, de groupes qui vivent de tels bénéfices pour se défendre contre l'analyse même.

Une suspicion légitime objecte pourtant à ce désiraute. Pourquoi en effet ne pas l'interpréter comme surgenant d'une volonté puérile de subvertir l'ordre phallique, et encore, symétriquement, de prôner un ordre Autre spécifiquement féminin, bref comme un symptôme traditionnel ?

La réponse est évidemment incluse dans la question qui ne s'imposerait pas sans le Réel de la structure. Celui-ci propose sa sollicitation au temps de la passe, lorsque la défection du fantasme suspend un moment la sujétion et avant que sa restitution ne creuse de nouveau le sillon. Au sujet qui re-naît de cet acte, s'offre dès lors un choix : accomplissement, de type stoïcien mais mieux avisé, de « la nature » qui le régit ou bien quête de l'ordre autre qui romprait enfin un si malheureux et pseudo « naturel », car qui pour dire qu'il est nécessaire ? Le discours psychanalytique ne se prononce pas sur le choix mais conduit chacun à prendre son parti, fût-ce en rêvant, d'un possible désiraute.

*Ch. Melman
septembre 1982*